

La philosophie de l'action

Retour sur Maurice Blondel

Hervé Dumez

i3-CRG, École polytechnique, CNRS, IP Paris

Quand je faisais mes études de philosophie, je crois que tous nous savions que Maurice Blondel avait écrit un livre de référence sur l'action (Blondel, 2013/1893)¹. Mais aucun de nous, à ma connaissance, ne l'avait lu (et en tout cas pas moi), nos préférences allant à la philosophie grecque ou allemande. Sans doute parce que française dans son style même d'écriture et de déploiement, peut-être aussi parce que cette philosophie pose son aboutissement dans la transcendance, la pensée de Blondel est étrangement méconnue. Après avoir exploré celle de Hannah Arendt (Dumez, 2006) et celle d'Austin (Dumez, 2011), un retour sur Blondel paraissait s'imposer. Il permettra de revenir sur les questions de la structure de l'action, de la normativité, de sa nature individuelle ou collective, de sa possibilité d'échec. On écartera par contre ce qui était sans doute aux yeux de Blondel le plus essentiel, la dimension religieuse de l'action.

1. Je remercie Camille Toussaint pour ses remarques et son travail sur ce texte. L'auteur seul est responsable de ses faiblesses.

La structure de l'action

Pour Blondel, la question de l'action est la plus fondamentale qui soit, celle de notre être même. Du coup, il est loisible de se demander d'où partir. Il semble qu'il n'y ait ni présupposé intellectuel ou moral à partir duquel poser simplement la question de l'action, qui précède tout, et qu'on ne sache même pas s'il existe une question de l'action : l'action est là, elle s'impose à nous, elle nous constitue comme une évidence première, bien autrement profondément que la pensée dont la philosophie s'est surtout occupée jusqu'ici. Mais y a-t-il un problème de l'action ?

L'action, c'est un système de mouvements spontanés ou voulus, un ébranlement de l'organisme, un emploi déterminé de ses forces vives, en vue d'un plaisir ou d'un intérêt, sous l'influence d'un besoin, d'une idée ou d'un rêve. Rien de plus ; point de dessous inquiétants : nos actes sont sans menaces, c'est au néant qu'ils tombent tous, comme y va l'unité organique et le système vivant dont ils sont la fonction. À quoi bon tant de façons pour écarter un problème chimérique ? (p. 23)

Si tel est le cas, à quoi bon une recherche sur l'action, un livre sur le sujet ? « Le déblaiement est complet » (p. xxv). Blondel va donc conduire une investigation qui ne se soutiendra que par le mouvement de la pensée lui-même, ce qui fait la difficulté et en même temps l'intérêt de la démarche. Elle consiste à suivre l'action dans son déroulement même, à partir de l'amont, de ce qui se passe en un sens avant l'action,

2. Quand Blondel écrit son livre, dans les années 1890, la psychanalyse n'existe pas encore. À l'époque, Freud travaille sur l'hystérie avec Breuer.

3. Blondel cite rarement de manière explicite. Ici, les mots latins sont simplement donnés sans qu'Ignace de Loyola soit mentionné.

mais qui fait bien partie de l'action elle-même puisque l'action est première, comme on vient de le dire.

Tout part de mobiles divers, antagonistes, « préconscients » (p. 104)². La pluralité des mobiles n'est d'ailleurs pas seulement donnée, elle est provoquée, suscitée. Blondel reprend l'expression d'Ignace de Loyola, *agere contra*³ :

Contre les mouvements involontaires, ce n'est donc pas assez de vouloir, on serait surpris et la volonté même ferait défection ; ce n'est pas assez de résister, on serait vaincu. Sans l'attendre, il faut agir directement contre l'adversaire, le provoquer et éveiller, par la lutte, des états de conscience nouveaux, afin de le mâter d'avance et de capter jusqu'en son origine la source des entraînements révolutionnaires. *Agere contra*. L'action voulue est le principe de l'action de plus en plus volontaire et libre. (p. 192)

Et pour que l'action se produise, donc, il faut que ces motifs trouvent un moyen de concourir, de converger. Cependant, face à et à partir de ces mobiles multiples, d'ordre pré-conscient, contradictoires, un motif conscient va finir par se dégager sous l'effet de la réflexion et va donner son orientation à l'action. C'est le deuxième temps.

Bref, concevoir nettement un acte, c'est imaginer en même temps la possibilité au moins vague d'actes différents, qui tiennent lieu de repoussoir et servent à préciser par élimination et par approximation la conception primitive. (p. 111)

La réflexion est le processus de ce qu'il est convenu d'appeler la raison, qui ne fonctionne que face à des motifs divers et mal clarifiés. Le résultat du processus de réflexion opéré par la raison est une clarification, l'apparition d'une raison claire d'agir. Mais la clarification de la réflexion ne doit pas être conçue comme une méditation s'opérant indépendamment de l'action. C'est dans l'action elle-même qu'elle se joue et sous la forme d'une lutte : « C'est une conquête que l'action » (p. 189).

L'action traverse toujours une ténébreuse région ; elle entre dans le nuage pour trouver au-delà plus de clarté. (p. 299)

C'est en effet dans l'action que la pensée se clarifie, en même temps qu'elle clarifie l'action. Le processus est dialectique (p. 294) :

En un sens, l'action, sans doute, va de la pensée à la pensée ; mais, en même temps, la connaissance spéculative n'est qu'une forme de transition dans le progrès de la vie volontaire ; car la pensée part de l'action pour aller à l'action. (p. 295)

Cette dialectique se concrétise sur le mode de l'expérimentation :

Personne en effet qui ne soit soumis à la nécessité de l'expérimentation pratique ; point d'acte qui ne porte dans sa trame un enchaînement secret, une rigueur et une logique supérieure à celle des plus subtils raisonnements. (p. 24)

Et, en ce sens, parce qu'il est le théâtre de l'infinie multiplicité des actions, le monde tout entier n'est autre chose, pour Blondel, qu'une « *immense expérimentation* » (p. 291). Le processus de clarification aboutissant à un motif qui s'impose après un combat entre différents mobiles crée le sentiment d'une hésitation entre déterminisme et liberté.

Les deux premiers temps, l'ancrage dans des motifs préconscients et la clarification de l'intention à partir de ces motifs, n'épuisent pas l'action. Une troisième dimension en est constitutive : l'action va toujours au-delà de l'action, elle semble toujours inachevée, elle est toujours une projection.

Parti d'une origine impénétrable, l'acte conçu traverse donc le champ éclairé de la conscience, pour tendre à un but encore impénétrable. On ne vit, dit-on, que d'espérance ; on ne travaille qu'en vue du mieux. (p. 108)

L'action est donc tout entière dynamique, partant de mobiles souvent obscurs, rencontrant la clarté du motif, et se portant au-delà de l'intention première.

L'action a sa sève propre. Elle est toujours un au delà. (p. 122)

et :

L'acte voulu dépasse toujours infiniment ce qui est connu, analysé, déterminé. (p. 126)

Au total, « dans l'acte, il y a plus que l'acte même » (p. 180). Voilà donc la structure ternaire de l'action : des mobiles préconscients qui se heurtent ; une clarification sous la forme d'une intention qui finit par s'imposer mais garde dans sa formulation la pluralité des mobiles puisqu'elle se définit par rapport à certains et contre d'autres ; le fait enfin que l'action dépasse structurellement, toujours, son intention.

En réalité, la structure de l'action en tant que processus comporte une quatrième dimension : l'action est signe.

Tout acte issu de l'organisme humain est, même hors de nous, un organisme de signes et un symbole expressif de la vie subjective [...] C'est-à-dire qu'indépendamment des moyens physiques qui servent à la représenter aux sens, indépendamment des œuvres où elle se réalise, l'action a son expression, et pour ainsi dire sa trace ou sa physionomie propre. (pp. 204-205)

Avec cette quatrième dimension, nous entrons dans l'aspect collectif de l'action sur lequel nous reviendrons. Avant cela, il faut aborder la question de la règle.

La normativité de l'action

Quelque chose semble en effet manquer à ce stade de l'analyse : l'action est-elle pensable en dehors de la règle ? Mais si règle il y a, faut-il penser qu'elle précède l'action, comme un impératif *a priori*, originel et catégorique ? L'approche de Blondel est très antagonique de celle de Kant. Pour lui, on l'a vu, l'action est première, elle ne présuppose rien et donc pas une règle. Comment, dès lors, résoudre la question de la règle, celle de la normativité de l'action ?

La règle ne peut venir que de l'action elle-même. Et si nous reprenons la structure de l'action que nous venons d'exposer, nous rencontrons tout d'abord la règle dans les motifs multiples et antagonistes qui en forment la première étape.

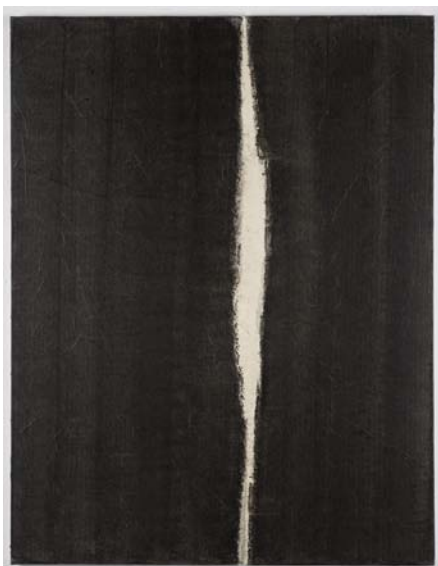
La présence du devoir en nous est un principe d'antagonisme interne ; partant, c'est un principe de force et le point de départ d'un nouveau dynamisme. Qu'on feigne de le chasser, qu'on tente de le bâillonner ou de l'anéantir, plus jamais il ne sera indifférent, pour toute la suite de l'action, que ce témoin ait paru. (p. 136)

On a là le germe de l'obligation morale, une première présence de la normativité. Ensuite, c'est dans le processus d'action lui-même que cette dernière se déploie.

[...] en agissant on porte la lumière dans l'obscurité où l'on s'avance, et [...] il y a une clarté attachée à chaque pas que l'on fait, *lucerna pedibus* et *lex lux*⁴. C'en est donc assez pour que le devoir s'illumine à mesure que nous avons l'occasion et le besoin de connaître ; il produit en quelque manière cette clarté qui le guide et qui le justifie. Et c'est ainsi que le petit germe de conscience morale semé en nous peut soulever toute la masse des forces indifférentes ou rebelles. (p. 141)

Faut-il alors penser que Blondel ignore l'opposition entre l'être et le devoir-être, qu'il rabat la règle dans le simple ordre des faits ? S'il ne reprend pas explicitement

4. Référence, mais modifiée, au *Livre des Proverbes* (6, 23) : "Car ces préceptes sont une lampe, l'enseignement, une lumière". *Lucerna pedibus* : une lanterne pour mes pas ; *Lex lux* : la règle une lumière.



Sillon, Jean-Pierre Bréchet (2001)

l'opposition être et devoir-être, il la retrouve dans la notion de métaphysique qu'il manie d'une manière originale. Sans qu'il s'en explique, sans doute prend-il le mot au sens propre, ce qui va au-delà (*meta*) des faits naturels (*physis*). Le devoir-être prend alors la forme de cet au-delà des faits. Mais la notion de métaphysique évoque une autre idée, celle d'une forme d'universalité. Pourtant, l'originalité de la « métaphysique » blondélienne est qu'elle est éminemment concrète : elle est issue de l'action en même temps qu'elle la dépasse. Elle est dans l'action elle-même comme un « moyen de passer outre » :

Cet ordre métaphysique [...] n'exprime pas une réalité absolue et universelle, mais l'aspiration universelle d'une volonté particulière. Chaque pensée humaine est donc une métaphysique, et une métaphysique singulière et unique. (p. 293)

Fidèle à sa démarche, Blondel tord la philosophie de la pensée vers l'action. Quintessence de la pensée pure, la métaphysique devient une dimension concrète de l'action elle-même. Chacun, dans la mesure où il agit, développe donc sa métaphysique, fût-elle embryonnaire.

Toute action porte en elle-même une forme d'idéal par rapport auquel elle se structure et se trouve évaluée, phénomène que Blondel appelle métaphysique. Mais, encore une fois, la métaphysique n'est pas un *a priori* venant d'un monde des idées radicalement antérieur et donc étranger à l'action. Il se révèle dans l'action comme un dépassement de l'action.

Que ce caractère transcendant de la métaphysique ne doive pas faire oublier ses origines expérimentales, c'est vrai ; car, sous prétexte de l'affranchir et de la purifier, ce serait l'exténuer que de trancher le lien qui la rattache à la vie vécue : autant espérer que le cerf-volant se soutiendra mieux sans le fil tendu qui le retient à la main mobile de l'enfant. Mais, si les idées dont elle forme ses synthèses ont leurs racines dans la pratique, elles croissent au-dessus du sol dont elles sortent ; elles servent à dégager la volonté de ses entraves ; elles en expriment l'initiative et le progrès ; elles lui offrent, sous la figure de notions régulatrices et « Objectives », le résumé des conquêtes faites, le symbole des conquêtes à faire, ce qu'elle veut déjà et ce qu'elle veut vouloir, ce qu'elle aspire à être et à acclimater dans la spontanéité croissante de la vie morale. À ce point de vue, la connaissance semble d'un degré en avance sur la réalité ; et c'est la raison pour laquelle, au-dessus des faits donnés et connus, nous sommes amenés à construire cet ordre idéal qui les explique et qui est comme la vérité *a priori* de toutes choses. (p. 294)

L'enracinement de la métaphysique, c'est-à-dire de la normativité de l'action, vient des actions passées et de l'accumulation des expérimentations qui nous constituent en tant que nous en héritons. Nous recevons en effet des règles venues des actions passées, nous les modifions et les enrichissons par nos actions présentes, qui les font en retour évoluer. On est proche de l'idée de structuration telle que Giddens (1987) l'a développée.

On voit donc que Blondel, abordant la question de la normativité de l'action, reste fidèle à sa méthode : si l'action est première, elle ne présuppose rien, ni sur le plan de la connaissance, ni sur celui de l'impératif ou du normatif. La règle est dans l'action comme un motif en tension avec les autres motifs, et elle s'éclaire dans l'action comme un dépassement, un « passer outre » de l'action. Il y a bien une différence entre l'être et le devoir-être, entre l'action et la règle, et cette tension est conçue comme une métaphysique concrète. Cette même approche consistant à analyser l'action comme processus va présider à la question du caractère individuel ou collectif de l'action.

La dimension collective de l'action

Lorsque a été évoquée la quatrième dimension de l'action, autrui est apparu. Toute action a en effet un caractère sémiotique. Mon action est toujours plus ou moins signe pour les autres. Mais en réalité, elle est plus que cela. Ce qui lie les éléments individuel et collectif (Blondel n'utilise pas le qualificatif « collectif », il use de celui de « social » ainsi que du substantif « coaction »), est la volonté. Mon action est l'expression de ma volonté, et ma volonté porte sur moi-même, les choses et les autres. Mes intentions enveloppent les autres dans mon action qui devient plurielle.

Si l'on reprend la structure même de l'action, la continuité est étroite : si l'action suppose des motifs pluriels et antagonistes, ils peuvent aussi bien être intérieurs à moi, qu'être ceux des autres. Et ma volonté tend à surmonter les uns comme les autres pour combiner mon action avec celle des autres. La complexifiant, l'implication des autres approfondit l'action qui n'est véritablement action que par cette implication :

L'action n'est action qu'autant qu'elle constitue un organisme, en faisant concourir à une fin unique une diversité de phénomènes. Plus cette finalité est réalisée dans le tout complexe de manière à en être comme l'âme, plus aussi l'action est manifeste et claire, plus l'acte est acte. (p. 211)

Si je veux réussir, je dépends d'eux. L'action véritable revêt toujours le caractère d'une « *exergie* » (p. 203), c'est-à-dire d'une expansion vers les autres.

Toute action est une demande de concours, et déjà une obtention de secours. (p. 212)

Je recherche auprès d'eux « *complicité et coopération* » (p. 213). Toute action est alors coaction, c'est-à-dire « convergence et union d'activité » :

Il ne s'agit plus à présent de noter des tendances ou de considérer des projets ; il s'agit de déterminer un concours effectif et une intervention de fait. (p. 217)

Une telle action à dimension collective suppose un savoir-faire que nous développons. On pourrait ici parler de gestion, en tant que l'action suppose le faire faire (qui constitue la définition même de la gestion – Girin, 2016, p. 237), le susciter et l'orienter.

En toute vérité nous ne faisons rien, même dans l'arrangement des matériaux ; nous faisons faire par d'autres ce que la pensée a conçu et la résolution décidé. Et de même que, dans la vie individuelle, c'est le concours d'énergies subalternes qui opère en nous sous la médiation de l'intention initiale, de même, hors de nous, le rôle de la volonté, c'est moins d'agir que de susciter et d'orienter, en les assimilant à l'acte, les puissances extérieures. (pp. 219-220)

Et de même que l'on retrouve l'origine de la gestion dans la coaction au sens de Blondel, on y retrouve l'art de l'intéressement (Akrich *et al.*, 1988).

Blondel, alors, aurait-il une vision utilitariste de l'action ? Il fustige tout au contraire une telle approche et évoque le « désintéressement nécessaire » de l'action (p. 289).

Vainement a-t-on essayé de réduire toutes les apparentes démarches du cœur à de secrètes ingéniosités d'égoïsme : subtilités de moralistes ! On ne réussit pas à achever cette réduction. Et pût-on jamais y réussir, encore demeurerait-il vrai que la conscience même illusoire du désintéressement consacre un désintéressement réel. Car c'est dans l'impossibilité de relier avec certitude le point d'arrivée au point de départ de l'action que réside le principe d'un détachement nécessaire [...] En fait l'action, même égoïste, est encore une spéculation et un risque. (p. 287)

Ce désintéressement est à mettre en lien avec ce qui a été dit précédemment de la « métaphysique », ce phénomène du dépassement de l'action dans l'action elle-même. Dans cette perspective, l'action nous apprend à nous déprendre de nous-même pour coopérer avec les autres.

Si je veux que les autres coagissent avec moi, l'ordre n'est pas le meilleur moyen d'obtenir ce que je souhaite. Blondel retourne ici le vieil adage de Bacon, « *naturæ enim non imperatur, nisi parendo* » (on ne peut commander à la nature qu'en lui obéissant en un « *Hominibus non imperatur nisi parendo* » (on ne peut commander aux hommes qu'en leur obéissant – p. 240). Je n'impose rien aux autres, je ne peux que les influencer. Et le modèle de l'influence, « une coopération intime » (p. 243), est pour Blondel l'enseignement, le rapport entre maître et élève. La dimension collective de l'action est au cœur même du fait social, la société n'existe que par l'action, en tant que celle-ci est lien. La citation suivante définit assez précisément ce qu'il est aujourd'hui convenu, notamment depuis les travaux de Weick, d'appeler « *enactment* ».

L'action volontaire est donc le ciment qui édifie la cité humaine, c'est la fonction sociale par excellence. L'action est destinée à la société, et nous ne tenons les uns aux autres que par l'action. C'est sur ce fondement seul que s'établira solidement la science sociale, une science qui serait incomplète ou même fausse si elle se contentait d'étudier le mécanisme des phénomènes extérieurs et le concert abstrait de la vie collective, une science où l'on ne parvient à rendre compte du droit privé, du pouvoir civil et de l'organisation politique qu'en se gardant de la méthode impersonnelle et des généralités des sciences positives pour considérer la façon toujours concrète et particulière dont la société est engendrée. Car c'est le propre des actes de ne pas pouvoir être envisagés comme des faits sans caractère singulier et subjectif. Et, de même qu'on n'est pas d'abord un homme, puis tel homme en particulier, de même la société n'existe pas sans être telle société, sans devenir comme le cœur commun de ceux qui s'aiment en elle et pour elle. La sociologie n'a un caractère scientifique que si elle n'est pas une science comme les autres. (p. 251)

On est donc passé sans solution de continuité de la structure même de l'action à sa dimension collective, celle de la coaction. Blondel va ensuite, ce que nous ne développerons pas ici, montrer comment la dimension sociale s'incarne dans la famille, la patrie et l'humanité, puis, toujours de manière continue, mettre au jour sa dimension religieuse qui est pour lui le couronnement même de l'action. Si donc nous le quittons ici, peut-être n'est-il pas superflu de revenir au concret.

Récapitulation

Blondel ne donne pas d'exemple concret. Dans nos vies finalement, qu'est-ce en réalité qu'une action ? Le lecteur a peut-être noté, dans l'ensemble des citations faites, ce membre de phrase : « *plus l'acte est acte* ». Pour Blondel, il semble que l'action doive s'évaluer sur une échelle, allant du moins au plus. Prenons une situation triviale. Tous les matins, je me rase et me rends à mon bureau. Me raser est-il une action ? Même si j'ai souvent alors une pensée pour Kierkegaard (« *Chaque matin, je rase tous mes ridicules. En vain : le lendemain matin, ma barbe est aussi longue* »), il s'agit d'un simple automatisme – l'action à son degré minimal. Supposons maintenant que je m'octroie une journée de repos, dont j'aspire à ce qu'elle soit une coupure : pas de téléphone, pas de réponse aux messages, le *farniente* dans le silence d'un jardin ensoleillé, empli seulement de la relecture de Lucien Leuwen. Le signe de cette coupure peut être de ne pas me raser, pour faire de cette journée une exception. En même temps, j'hésite : vais-je infliger à mon entourage, ne fût-ce que l'espace d'un jour, la face repoussante d'un *convict* ? Je décide donc finalement de me raser quand même. Parce que j'ai hésité en pesant des motifs antagonistes, fussent-ils triviaux, me raser a, ce matin-là, une dimension d'action :

Du moment où la conception d'un acte est escortée de conceptions contraires, et où, par l'antagonisme de ces forces rivales, la réflexion a paru, la simplicité de l'automatisme primitif est perdue. (p. 116)

Si je ne donne pas un signe particulier à mes proches, celui de ne m'être pas rasé, peut-être vont-ils me passer le combiné si quelqu'un cherche à me joindre. Contrairement à ce que je fais quotidiennement, je me rase et je commente, je sollicite le concours des autres, ne serait-ce que par un rappel : je suis glabre comme d'habitude, mais tiens à faire savoir que cette journée est particulière.

Aussi la première œuvre de l'homme c'est de se façonner comme sa propre matière, et de produire par cette opération une trace immédiate qui, à son insu d'ordinaire, organise, hors de l'enceinte individuelle, une image ou mieux une expression de l'acte, une expression qui est la marque propre de tout l'agent et comme sa signature inimitable. (p. 207)

Parce que ce matin-là j'ai hésité avant de me raser, parce que j'ai accompagné le fait de paroles, en en faisant un signe et en sollicitant le concours d'autrui, me raser s'est transformé en une action. L'acte est devenu plus acte.

Ainsi peut-on voir, à partir de cet exemple banal, ce qu'est réellement une action. Un acte routinier est faiblement action. Mais il peut se transformer en action réelle si les conditions identifiées par Blondel sont réunies. Si l'on transpose à l'univers organisationnel, nombre de routines à dimension collective ne sont pas des actions. L'action collective n'advierait alors que dans les conditions énoncées par Blondel : un débat controversé lors d'une situation de gestion, un éclaircissement sous la forme d'une stratégie élaborée, une mobilisation collective, une incertitude sur le résultat de l'action et un dépassement de l'intention dans l'action elle-même. L'opposition n'est donc pas entre action (individuelle) et action collective, mais entre acte (faiblement action) et action (fortement action).

Maintenant, si nous revenons à notre exemple, une autre dimension importante de l'action apparaît. Si quelqu'un me passe finalement le combiné du téléphone alors que j'avais indiqué que ma journée était une journée sabbatique, mon action a échoué. Cette possibilité de ratage est intrinsèque à l'action.



Forme, Jean-Pierre Bréchet
(2014)

Les inconséquences de l'action

L'action est le lieu même de notre finitude comme faiblesse. Et Blondel multiplie les analyses en termes d'inconséquences ou de déchets de l'action. Il va même jusqu'à parler d'une « *banqueroute perpétuelle de la vie* » (p. 169).

Ainsi donc se résument toutes ces inconséquences de l'action : nous ne faisons presque jamais tout ce que nous voulons ; nous faisons souvent ce que nous ne voulons pas ; nous finissons par vouloir ce que nous ne voulions pas. D'abord c'est presque à notre insu que surgit l'action contraire au vouloir ; puis l'on consent à la connaissance qu'on en a ; et ce qu'on faisait sans le voir, ce qu'on a fait sans le vouloir, on finit par le vouloir comme on le fait. (p. 178)

Faire l'expérience de l'action est donc éprouver dans sa chair même l'échec toujours menaçant et bien souvent réel.

Il y a donc dans nos actions un déchet habituel. Nous ne faisons pour ainsi dire jamais tout ce que nous voulons comme nous le voulons ; des résistances imprévues, des frottements, des heurts usent, entament et dévient la volonté. On se connaît bien en général, mais à chaque instant on s'ignore et c'est ce

moment qui décide des actes. Nos désirs souvent nous cachent nos vrais désirs. Il y a deux cœurs dans le cœur humain ; et l'un ne sait pas les pensées de l'autre. Mais par le seul fait qu'une décision est prise et qu'un effort est tenté, la situation intérieure a changé ; l'hôte voilé en nous se découvre ; et pour continuer à vouloir comme on voulait, il faut en quelque sorte vouloir davantage et autrement. Après la résolution, les motifs délaissés et les tendances méconnues ne sont plus les mêmes qu'auparavant : et au moment où l'on croyait détruire leur empire, il semble qu'on l'ait restauré. (p. 170)

Et ce que l'on pourrait appeler le pessimisme de l'action se ressent d'autant plus que l'action est coaction, action collective, qui est souvent déception d'un type particulier.

Aussi est-il ordinaire, dans l'action la mieux préparée et la plus caressée, de ressentir le dégoût, la surprise ou la colère, parce que nos résolutions sont mal exécutées, nos rêves déçus, nos soins mal payés de retour. L'impénétrabilité, l'insuffisance, l'inintelligence de nos alliés trompent nos projets autant que l'hostilité d'obstacles conjurés : ils font leur ce que nous voulions nôtre. À la vue du peu que nous pouvons, en présence de cet infini dont nous avons besoin pour agir, que nous devons manier à tâtons, et qui contrarie, détourne ou précipite notre infirme opération, n'est-ce point un sentiment d'effroi qui surgit en nous ? Ce que nous avons à redouter, c'est en même temps l'impuissance de l'effort refoulé, et la fécondité imprévue d'une intervention trop secondée. (p. 217)

Du coup, le monde de l'action se résume souvent à la seule intention, non suivie d'effet.

Pour conserver intacts leurs desseins les plus chers, pour ne les point commettre à une lutte qui les appauvrit et les déforme, voit-on ces délicats qui évitent de les exprimer, comme si l'action devait tuer ces rêves mêmes vainqueurs, et comme si en les réalisant ils allaient en gêner la grâce infinie ! Par crainte de ne pas faire ce qu'ils aiment et ce qu'ils veulent, ils font ce qu'ils ne veulent et n'aiment pas. — Mais voit-on surtout cette grande multitude d'hommes qui se couvrent des fleurs de l'intention et qui ne portent jamais le fruit des actes, sans qu'eux-mêmes remarquent ce perpétuel avortement ! il vaut pourtant la peine d'y regarder ; car après qu'on attendait de l'action une plus-value, il semble qu'on n'y trouve que déficit et déchet. (p. 168)

Quand l'intention a été suivie d'un agir, mais que ce dernier a conduit à l'échec, on trouve toujours une justification, souvent liée à l'indétermination de la règle.

On se justifie toujours, on joue toujours avec l'interprétation de la règle. Étrangement donc, ce qui devrait être un pessimisme de l'action n'en est pas un, et l'on s'accommode en permanence de ses ratés.

Nous sommes donc contraints par la plus ordinaire et la plus universelle des expériences à avouer que nous ne faisons pas tout ce que nous avons voulu et que nous n'avons pas voulu tout ce que nous faisons même volontairement. Qui ne l'a pas remarqué n'a pas regardé une fois en soi. Et y a-t-il pourtant vérité plus oubliée ? (pp. 177-178)

Analyser l'action, c'est donc faire face à la possibilité et même à la réalité du ratage, l'expérience sans doute la plus universelle de l'action, à la tentation de la justification constatation, qui rapproche Blondel d'Austin même si le premier n'aborde pas la question des excuses.

Conclusion

Blondel pose les fondements d'une philosophie de l'action. Elle permet de comprendre ce qui, dans l'ensemble de nos activités, est plus pleinement action de même qu'elle permet de dépasser l'opposition trop simpliste entre action et « action collective », toute action étant signe pour les autres et appel à la coaction, la dimension collective

étant donc consubstantielle à l'action. Il est à noter combien, dans cette philosophie de l'action, la tension et l'articulation fins-moyens est peu présente. On trouve en effet peu de traces de cette dernière dans tout l'ouvrage, essentiellement ce passage où il est question de l'invention des moyens :

[...] il ne suffit pas, pour agir, d'éprouver un vague désir ou de former une conception abstraite ; il faut encore inventer des moyens précis et des satisfactions réelles : l'exemple en propose l'invention toute faite. (p. 235)

Ou celui-ci qui relativise la notion même de but de l'action :

[...] il est impossible de concevoir une seule action qui ne s'étende en ondulations infinies, bien au-delà du but qu'elle semblait viser. (p. 198)

On retrouve par contre chez Blondel les prémisses de la théorie de la gestion comme faire faire (Girin), de l'enactment à la Weick ou de la structuration à la Giddens (l'action façonne et produit la société et le collectif autant que le collectif et la société façonnent l'action), l'art de l'intéressement (Akrich *et al.*, 1988) et l'idée fondamentale de Arendt selon laquelle l'action est toujours collective (« *to act means to act in concert* »), le rapport entre action et savoir pensé comme expérimentation. Avec un peu de recherche, on peut également y retrouver l'idée de *sensemaking* (Weick), sous une forme très ouverte :

Dans la vie, chacun trouve ce qu'il y met : la réalité est ambiguë. Qui scandalise l'un édifie l'autre ; par les mêmes leçons celui-là est éclairé, celui-ci aveuglé et endurci. Pour comprendre les événements, il faut trouver en soi de quoi les interpréter. Omnia sana sanis. (p. 293)

Et, bien sûr, on voit se dessiner dans cette philosophie la théorie de l'action comme ratage chère à Austin. Mais le lien avec le langage que trace Austin n'est pas vu par Blondel. De même que manque de manière cruciale à cette philosophie de l'action l'idée de situation que Dewey met en avant (Journé, 2007) et l'aspect de l'instrumentation de l'action. Mais ce livre, nous espérons l'avoir montré, reste un monument, le socle de toute approche de l'action, dans un style éblouissant allant de fulgurance en fulgurance ■

Références

- Akrich Madeleine, Callon Michel & Latour Bruno (1988) "À quoi tient le succès des innovations. 1. L'art de l'intéressement", *Gérer et Comprendre*, n° 11 (juin), pp. 4-17.
- Blondel Maurice (2013) *L'action (1893) Essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Dumez Hervé (2006) "Essai sur la théorie de l'action de Hannah Arendt dans ses implications pour la recherche en science sociale", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 2, n°3, pp. 10-24.
- Dumez Hervé (2011) "Penser l'action par les excuses, accompagné d'un plaidoyer pour un programme d'étude des excuses organisationnelles." *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n° 2 (été), pp. 61-67.
- Giddens Anthony (1987) *La constitution de la société*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Girin Jacques (2016) *Langage, organisations situations et agencements* (édité par Jean-François Chanlat & Hervé Dumez), Québec, Presses de l'Université Laval.
- Journé Benoit (2007) "Théorie pragmatiste de l'enquête et construction du sens des situations", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 3, n° 4, pp. 3-9.